

La Bataille du Jutland

Le récit de la bataille du Jutland et les réflexions qu'elle inspire à l'amiral Jellicoe voilà le sujet capital de son ouvrage sur la Grande Flotte. Il est d'autant plus intéressant d'entendre son chef exposer les circonstances qui l'ont entraîné à abandonner la poursuite de l'ennemi que cette décision a été l'objet d'assez sérieuses critiques.

Deux questions extrêmement importantes se posent à l'occasion de la bataille du Jutland. L'une, plus générale, est celle de savoir si, avant cette date, les Allemands ont eu tort ou non d'engager le combat avec la Grande Flotte, l'autre consiste à se demander si l'amiral Scheer n'aurait pas dû profiter de l'occasion inespérée d'une rencontre qui lui avait été favorable dans les débuts, pour foncer sur son adversaire et jouer, dans une suprême tentative, le sort de la maîtrise des mers. Pour qui réfléchit aux conséquences qu'aurait eues un combat victorieux de la flotte allemande sur les résultats de la guerre mondiale, on ne peut s'empêcher de penser que, si le risque était grand pour l'escadre germanique, l'enjeu en valait la peine.

Avant de répondre à ces deux points, il importe de faire connaître les forces respectives de l'Angleterre et de l'Allemagne aux deux dates des 1er octobre 1914 et 1er avril 1915, d'après Lord Jellicoe, comment s'établit la balance de ces forces :

1er octobre 1914: Anglais: dreadnoughts, 20; pré-dreadnoughts, 12; croiseurs de bataille, 6; éclaireurs, 12; destroyers, 42. Allemands: dreadnoughts, 16; pré-dreadnoughts, 16; croiseurs de bataille, 3; croiseurs éclaireurs, 14; destroyers, 88; air-ships, 3.

1er avril 1915: Anglais: dreadnoughts, 21; pré-dreadnoughts, 8; croiseurs de bataille, 6; croiseurs éclaireurs, 17; destroyers, 44. Allemands: dreadnoughts, 16; pré-dreadnoughts, 16; croiseurs de bataille, 4; éclaireurs, 12; destroyers, 88; air-ships, 6.

On s'aperçoit que la marge de supériorité de l'Angleterre n'était point si considérable pour justifier la passivité de la flotte allemande, surtout si l'on considère que, sous certains rapports, son matériel était supérieur à celui de l'Angleterre. C'est ce que l'amiral Jellicoe a tenu à mettre en lumière. En outre, il est un facteur très important en matière de guerre navale pour celui qui a l'initiative de la manœuvre. C'est qu'il choisit son moment: il peut ainsi rassembler toutes ses forces pour surprendre un adversaire qui, forcément, a une partie de ses unités en réparation. Il faut donc diminuer la valeur de la flotte anglaise de 2 cuirassés, de 2 croiseurs, d'un croiseur de bataille et d'un certain nombre de torpilleurs, moyenne des unités indisponibles. Ce nombre a même été quelquefois supérieur, et le fait était connu de l'Allemagne. Il y a lieu, en outre, de constater que l'Angleterre ne possédait aucun zeppelin, et que ceux-ci rendaient des services considérables comme éclaireurs. La supériorité des Allemands à ce point de vue fut d'autant plus marquée que les croiseurs britanniques, n'étant pas très modernes, n'avaient pas une vitesse suffisante pour jouer le rôle d'éclaireurs. Ils étaient à peine plus rapides que les dreadnoughts qui auraient été, de ce chef, dans une situation très difficile s'ils s'étaient trouvés à portée d'une escadre de ligne ou d'une escadre de croiseurs de bataille ennemis.

Après avoir fait le rapprochement de ses forces avec les forces allemandes, l'amiral Jellicoe en conclut: "C'est pendant les grandes chances d'obtenir un succès sur mer, car, à cette époque, sa puissance navale était plus rapprochée de la nôtre qu'elle ne le fut jamais ultérieurement. Si les Allemands avaient combiné un piège savant, avec champs de mines et sous-marins, en se servant de la flotte de haute mer comme appât, ils auraient pu réussir, à n'importe quel moment de la guerre, à nous infliger des pertes considérables. A [avril 1915, la situation de l'en- ira constamment."

Cette opinion est partagée par la plupart des écrivains français. C'est ainsi, par exemple, que le Service historique de la marine a émis cette appréciation au bas des conclusions de l'amiral Jellicoe:

"Cette faute considérable des Allemands, qui ne firent rien, au début, pour disputer à leurs adversaires la maîtrise de la surface, leur valut l'échec de la guerre sous-marine, pour des raisons de liaison des armes trop longues à développer ici."

Le capitaine de corvette E. Richard a cru devoir écrire dans la Revue maritime de mai 1921: "Le haut commandement germanique fut certainement inférieur à sa tâche pendant les premiers mois de la guerre. Il se laissa impressionner par la légende de la force britannique, manqua d'audace et d'imagination, ne sut pas utiliser les atouts dont il disposait, et, finalement, laissa passer l'heure favorable." Il est bien certain, en effet, que par suite du renforcement constant de la flotte anglaise, sa marge de supériorité devint telle que tout danger disparut pour les Alliés.

En ce qui nous concerne, tout en reconnaissant que ces opinions des critiques navals sont fondées, nous comprenons jusqu'à un certain point les hésitations de l'Allemagne, qui croyait de bonne politique de conserver sa flotte intacte pour menacer l'Angleterre, et l'amener ainsi à détourner pour la garde de son île les forces que l'écrasement de l'escadre allemande eût rendues disponibles sur le front français.

Nous voulons cependant retenir cette phrase de l'amiral Jellicoe, qui est d'une saisissante actualité au moment où on va discuter à Washington le désarmement naval, car elle est indicatrice des opinions de l'amirauté:

"La conclusion capitale à tirer de cette comparaison des deux marines, c'est que, si la Grande-Bretagne décide de ne compter dans l'avenir que sur sa flotte pour se protéger contre des raids au contre l'invasion, il lui sera indispensable de posséder une supériorité beaucoup plus grande en navires de tous genres, sur un ennemi éventuel, que celle dont elle jouissait en août 1914."

On peut discuter la question de savoir si les Allemands ont eu ou non raison de ne point chercher de rencontre avec la flotte anglaise avant la bataille de Jutland. Mais on s'accorde à penser que l'amiral Scheer aurait dû se porter résolument au-devant de Jellicoe le soir de la bataille du Jutland, afin de régler une fois pour toutes le différend naval entre lui et la Grande-Bretagne. Les auteurs qui reprochent à von Scheer sa retraite adressent, il est vrai, les mêmes critiques à Jellicoe pour ne point avoir poursuivi son ennemi, et, des deux amiraux, il y en a certainement un qui s'est trompé: c'est celui qui eût été victorieux; il est assez difficile de savoir lequel. Un point reste toutefois hors de doute. Le début de l'engagement ayant été favorable à von Scheer, et en admettant même qu'il courait au désastre s'il avait conduit ses dreadnoughts dans les griffes de la Grande Flotte, nous pensons qu'il ne devait pas reculer même devant cette éventualité. Que pouvait-il lui arriver de pire que la retraite où il s'engagea et qui devait aboutir à la honteuse reddition de Scapa-Flow? Le but que recherchaient les Alliés se trouva atteint à la bataille du Jutland, puisque la flotte allemande se terra définitivement. Au contraire, en affrontant son adversaire von Scheer risquait de faire changer la face de la guerre. Tout autre était la situation stratégique de Jellicoe. Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur une décision que beaucoup taxent "d'indécision," on ne peut manquer d'être frappé par cette phrase de l'amiral anglais qui résume toute la philosophie de la bataille:

"Enfin, je songeais au danger auquel je me serais exposé en laissant à la chance un rôle trop important dans un grand combat naval, "car notre flotte était le seul et unique facteur essentiel

LA GUERRE DES DEUX JUPES

Une rumeur de guerre agite la rue de la Paix. Les midinettes ne sont pas contentes de la mode nouvelle. Elles consentent bien, puisque leurs patrons en ont ainsi décidé, à bâtir des robes longues pour les clientes, mais elles se refusent à en porter elles-mêmes. La résolution n'a point été prise dans un meeting organisé et la C. G. T. n'a rien à y voir. Ça s'est décidé spontanément, ici dans un atelier de couture, là dans un magasin de modes, le plus souvent dans ces délicieux babilis que sont les conversations des trottrins.

Cet événement ultra-parisien valait bien une interview. Mais une midinette ne s'y prête pas comme un membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Elles se méprennent toujours sur les intentions du chroniqueur qui les aborde. Les journalistes ont une si mauvaise réputation!

Pourtant, après quelques rebuffades, j'ai pu obtenir cinq minutes de conversation avec une couple de ces gracieuses petites fées.

—Est-il vrai, mesdemoiselles, que vous vous montrez récalcitrantes à l'allongement des jupes?

—Oui. Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

—A moi, personnellement, pas grand'chose: mais l'affaire intéresse tout Paris, dont vous êtes le charme.

—Eh bien! voilà. C'est vrai. Jusqu'à présent nous avions singé les grandes dames et suivi ridiculeusement la mode, toutes les modes, d'ausseï près que nos maigres bourses le permettaient. Mais c'est fini aujourd'hui. Nous avons goûté de la jupe courte et de la liberté de marche et d'allure qu'elle donne; nous ne voulons plus la laisser. Les mannequins, seuls, ont adopté par obligation et à contre-cœur les toilettes nouvelles qu'elles sont chargées d'exhiber. Mais nous, trottrins, nous conservons nos trotteurs. Est-ce pas, Nini?

La blondinette qui passait, ainsi interrompée, n'eut point la peine d'exprimer son opinion. Sa robe parlait pour elle.

—Elle exagère un peu, dit une de mes interviewées, mais c'est par protestation.

—Oui, je proteste, fit mademoiselle Nini. Libre à celles qui ont les jambes mal faites de les cacher. C'est leur affaire mais pas les autres. D'ailleurs, si on consultait les hommes, vous verriez quelle serait leur opinion, à l'exception de quelques "ballots"...

—Des "ballots"! Oh! mademoiselle, si M. Boutroux, gardien du langage, vous entendait!

Tout de même, et malgré l'inélégance des termes, l'idée d'un plébiscite émise par cette gamine ne manquait point de psychologie et j'entre sur quel verdict pourrait bien tomber sur les robes longues d'un referendum masculin.

Il y aura sans doute des concessions mutuelles: un centimètre de plus pour les unes, un centimètre de moins pour les autres. Mais ce qui semble certain c'est que Paris verra, cet hiver, l'austérité des jupes soutane voisiner avec l'aguiche des autres. Les deux modes coexisteront côte à côte—parallèlement—eût dit ce pauvre Verlaine.

Et pourquoi pas?—Fernand de Fleury.

LES BONS MOTS DE BRIAND

M. Briand sortait précipitamment de son cabinet.

Un journaliste le happe au passage: —Alors, monsieur le président, quelles nouvelles?

—Ça va vite, dit le président.

—Mais les Grecs sont-ils vraiment à Angora, monsieur le président?

—Comment voulez-vous que je sache? dit le président. Aux dernières nouvelles, il n'y avait plus un chat à Angora!...

Et content de lui, le président s'en alla.

à l'existence de l'Empire ainsi qu'à celle des Alliés. En dehors de la flotte de ligne, nous n'avons aucune réserve qui pût la remplacer si nous éprouvions un désastre, ou même si notre supériorité venait simplement à disparaître."

René la Bruyère.

NECROLOGIE

QUINTERO—M. Lamar C. Quintero, époux d'Emma Peniston, est mort dimanche, le 30 octobre 1921, à l'âge de 56 ans.

FEIL—Mme Adèle Kappler, veuve de Dietrich Feil, est morte dimanche, le 30 octobre 1921, à l'âge de 77 ans. Elle était native de France et habitait la Nouvelle-Orléans depuis 45 ans.

NOTT—Mme Kate Kennedy, épouse de feu G. W. Nott, est morte dimanche, le 30 octobre 1921.

MERCIER—M. Jules Mercier, époux d'Elizabeth Heiger, est mort samedi, le 29 octobre 1921, à l'âge de 56 ans. Il était natif de France.

LOGAN—Mme Marie Telside Soniat Dufossat, veuve du Colonel George William Logan, est morte jeudi, le 27 octobre 1891, à l'âge de 88 ans.

PARSLEY—Mme Edwin D. Parsley, née Lydia Lathrop, est morte jeudi, 27 octobre 1921, à l'âge de 76 ans et 3 mois.

PLICQUE—Mme Adolphe Plicque, née Amenhaide Ménard, est morte mercredi, 26 octobre 1921, à l'âge de 91 ans. Elle était native de Nantes, France, et habitait la Nouvelle-Orléans depuis 86 ans.

SIMMONS—Mme Mary Virginia Simmons, veuve de Thomas Moseby Simmons, est morte vendredi le 28 octobre 1921.

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

Il y a quelque temps, nous avons signalé toute l'importance que prenait le traitement du cancer par les émanations du radium. De nouveaux résultats viennent d'être obtenus par un chirurgien anglais, le docteur Ruick.

Ce chirurgien vient, en effet, de soigner par le radium un grand nombre de cancers de la langue, et il a obtenu de fort beaux résultats. Il est évident que les lésions étendues, déjà anciennes, échappent aux bienfaits de l'émanation du radium, comme elles échappent au bistouri. Mais sur 34 cas de cancer jugés opérables, le docteur Ruick a obtenu par ce traitement 29 guérisons définitives. Les chirurgiens n'ont pas d'aussi belles statistiques. Trois récives de cancer de la langue, jugées inopérables, ont été soignées de la même façon: deux d'entre elles sont cliniquement guéries. Ces succès permettent de conclure que le cancer de la langue relève de la radiumthérapie, dont le domaine sans doute va s'étendre de plus en plus.

Que faire contre les cancers déjà trop tendus lorsqu'ils sont reconnus? L'émanation de radium, pas plus que le bistouri, ne paraît capable de les détruire complètement après le traitement, la récidive est fatale. C'est dans ce cas qu'il est intéressant d'étudier l'action de certains moyens thérapeutiques nouveaux, actuellement en cours d'expérimentation. Ils ont pour principe l'injection aux porteurs de cancers inopérables de sang ou de sérum sanguin de certains animaux. Ce sang, qui agit dans l'organisme comme une substance étrangère, trouble profondément l'équilibre de ses humeurs, et provoque des réactions bien connues depuis les travaux du professeur Vidal.

Chez les cancéreux, lorsqu'on injecte ce sang dans la tumeur ou dans son voisinage, le célèbre chirurgien Bier a constaté une réaction inflammatoire extrêmement violente à son pourtour, puis une véritable fuite du cancer.

Ceci n'est pas sans quelques inconvénients; cette fuite rapide et la résorption de la tumeur peuvent entraîner des accidents aigus d'intoxication; de plus, la guérison complète n'a jamais été obtenue jusqu'ici par ce moyen. Mais ces faits indiquent de façon évidente que ces injections ont sur le cancer une véritable action de destruction.